

Le Métis canadien — Son rôle dans l'histoire des provinces de l'Ouest

Antoine d'Eschambault, ptre

Volume 1, numéro 1, juin 1947

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801360ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801360ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

d'Eschambault, A. (1947). Compte rendu de [*Le Métis canadien* — Son rôle dans l'histoire des provinces de l'Ouest]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 1(1), 137–143. <https://doi.org/10.7202/801360ar>

LE MÉTIS CANADIEN — Son rôle dans l'histoire des provinces de l'Ouest.

Marcel Giraud, agrégé de l'Université de Paris et professeur au Collège de France, vient de faire paraître, à l'Institut d'Ethnologie de Paris, un volume de 1,300 pages, intitulé: « Le Métis canadien.— Son rôle dans l'histoire des provinces de l'Ouest »¹. L'auteur a fait deux stages dans l'Ouest canadien, en 1935 et en 1936, comme boursier de la Rockefeller Foundation. Il nous a été donné de le voir à l'œuvre et même de l'accompagner dans quelques-unes de ses pérégrinations à travers la prairie. Nous avons été le témoin édifié de son acharnement au travail, de sa probité intellectuelle, de sa sincérité et de son honnêteté dans l'usage et l'interprétation des documents qu'il a eu la bonne fortune de consulter. Car M. Giraud a eu accès à une documentation que peu d'auteurs se donnent la peine de dépouiller. Il a consulté les archives de l'Archevêché de Saint-Boniface, celles des Révérends Pères Oblats, des Révérendes Sœurs Grises, de l'Archevêché d'Edmonton, et en plus celles de la Baie d'Hudson, à Londres et celles de France. Il a aussi pris connaissance pratiquement de tout ce qui a été écrit ou publié sur la question métisse. De cette richesse extraordinaire de documents il a tiré un volume clair, parfaitement ordonné où l'abondance des matériaux ne nuit pas à la marche générale des événements. Nous essaierons d'analyser cette œuvre monumentale.

* * *

L'ouvrage de M. Giraud est divisé en six grandes parties. La première est consacrée au milieu où le Métis va jouer son rôle. Tout d'abord le milieu physique. M. Giraud emploie la distinction (qu'il emprunte probablement à Morton²) des

1. *Le Métis canadien* — *Son rôle dans l'histoire des provinces de l'Ouest*, Paris, Institut d'Ethnologie, Place du Trocadéro (16).

2. Morton (Arthur), *A Story of the Canadian West*, Toronto, Thomas Nelson, non daté, 987 p.

« trois Nord-Ouest » : nommément la région des prairies, celle des régions boisées qui est la continuation du bouclier laurentien, celle enfin des terres du « Barren Land ». Sans exagérer la portée du milieu sur les humains, l'auteur note comment chacune des régions a influé sur la vie des Métis comme sur celle des Indiens. Le chapitre sur le milieu humain (Indiens) n'apporte rien de nouveau aux connaissances déjà acquises. Tout au plus l'auteur met-il de l'ordre dans les lieux d'habitation des tribus à travers l'Ouest canadien. Comme M. Giraud est un sociologue et un économiste encore plus qu'un historien, l'aspect économique des ressources auxquelles les tribus indiennes ont accès, l'intéresse particulièrement et voilà qui ajoute à la valeur de sa documentation. En outre, de longues pages sont consacrées à la psychologie de l'Indien, à ses qualités et vices. L'on voit que le Sauvage du Nord-Ouest ne diffère guère de celui de Champlain et des « Relations ». M. Giraud fait pénétrer les Saulteux dans l'Ouest canadien vers la moitié du dix-septième siècle, alors que, munis d'armes à feu par les traités du Sault-Sainte-Marie, ils purent chasser des prairies les autres tribus et se heurtèrent aux Sioux du Sud. Cette pénétration a eu lieu évidemment; mais on la place habituellement à soixante ou soixante-quinze années plus tard; et le journal de La Vérendrye semble favoriser cette autre hypothèse.

La seconde partie du volume traite de la pénétration de la race blanche dans l'Ouest. L'auteur distingue le courant venu par les grands lacs qu'il appelle « méridional » et le courant « septentrional », venant du Nord par la Baie d'Hudson. La grande époque des découvertes de La Vérendrye se trouve incluse dans cette seconde partie. M. Giraud n'explique pas, lui non plus, comment l'exploration de l'Ouest canadien fut si lente sous le régime français. Rappelons que Champlain avait poussé les découvertes à une allure vertigineuse. Peu après, les Français avaient pris possession de la région des grands lacs; puis le courant bifurqua vers le sud et ne reprit vers l'ouest que beaucoup plus tard. En somme, ce ne fut qu'après le traité d'Utrecht et la perte définitive de la Baie d'Hudson que la France poussa l'exploration vers l'Ouest par l'intérieur. La raison capitale paraît bien avoir été de couper les vivres aux Anglais, désormais seuls maîtres de la traite des fourrures par la Baie d'Hudson. Si tel est le cas il faut en rabattre de la soi-disante anxiété de la France au sujet de la découverte de la Mer de l'Ouest et reconnaître franchement que le projet se subordonnait aux intérêts du commerce et n'eut qu'une importance secondaire et même fortuite dans la pensée des autorités françaises. Le mérite de La Vérendrye, nous semble-t-il, a été précisément d'être enflammé du feu sacré du découvreur et de l'explorateur et d'avoir sacrifié à cet idéal son bien-être, ses intérêts et même sa propre famille. Il est donc difficile d'admettre sur ce point l'énoncé de M. Giraud, à savoir que La Vérendrye attachait plus d'importance à l'établissement d'un courant économique qu'à la découverte de la mer de l'Ouest. Je sais que c'est là la pensée de Morton; mais elle ne paraît guère répondre aux faits et à ce qu'on sait de la vie de La Vérendrye.

A propos des successeurs de La Vérendrye, M. Giraud a des pages extrêmement intéressantes. Il apporte des faits nouveaux à ce que nous savions de ces quelques années qui ont précédé la perte de la Nouvelle-France. L'on y voit comment l'influence française avait profondément pénétré le milieu indien et de quelle façon ce

fait affecta le commerce anglais. Il serait curieux de voir si ce même fait eut quelque chose à faire avec la guerre de Sept ans. Innis¹ prétend que le commerce des fourrures influença, dans ses causes et origines, l'Acte de Québec en 1774. Il serait intéressant de voir si le même facteur influença les événements en 1753.

Pour ce qui est du courant septentrional ou de la pénétration par la Baie d'Hudson, M. Giraud expose bien les raisons de la lenteur et du peu d'envergure du mouvement. L'attitude des autorités de la Compagnie fournit à cela une explication, avec d'autres facteurs qui relèvent de la psychologie des Anglais et Écossais. Ces faits étaient connus. Ce qui l'est moins, ce sont les relations clandestines entre Anglais de la Baie et certains Canadiens des compagnies de fourrures. L'auteur analyse néanmoins avec clarté le conflit radical entre Canadiens (voyageurs, bourgeois, hommes libres) et le personnel de la Baie d'Hudson. Ces faits reviendront plus tard, quand il sera question de l'éveil du sentiment national métis. Dejà nous assistons à l'éclosion des rivalités. Une autre phase de l'histoire de la fourrure nous est aussi racontée à propos des tout-premiers Canadiens de langue française qui pénétrèrent dans le pays immédiatement après la Cession. M. Giraud ajoute plusieurs noms à ceux que l'on connaissait jusqu'ici; et, grâce aux Archives de la Compagnie de la Baie d'Hudson, il établit la zone d'action d'influence de ces voyageurs. Encore ici, l'auteur nous apporte en partie du nouveau et nous lui en sommes reconnaissants. Il souligne, en passant, un fait trop oublié des auteurs canadiens mais qui n'a pas échappé à Wallace², à savoir que l'absorption de la Compagnie du N.-O. par celle de la Baie d'Hudson sonna le glas d'un commerce canadien d'une grande importance, au profit du commerce britannique et insulaire. Nous le savions par M. Barbeau et d'autres: la traite des fourrures dans l'Ouest après la Cession avait créé toute une industrie à Montréal, à l'Assomption et ailleurs; tout cela disparut au profit d'étrangers. Le pittoresque « voyageur » lui-même céda bientôt la place au Métis français.

La troisième partie du volume traite de « la Naissance du groupe métis ». Notons, au début, l'affirmation catégorique que nulle part au monde aucun groupe métis n'est apparu avec la même netteté et la même importance ! Au surplus, par ses antécédents et ses habitudes de vie, le Canadien serait, paraît-il, mieux disposé qu'aucun autre à pareille alliance avec les Indiens. Encore faudrait-il ici ne pas exagérer ! Les unions avec les indiennes restent un cas de nécessité économique, ou encore provoqués par l'ennui et l'isolement. Ces unions cessèrent dès que les conditions furent autres. L'auteur a peut-être en général la tentation d'assimiler trop facilement aux Sauvages les Métis, enfants des Voyageurs ou « hommes libres » canadiens. Une différence immense sépara toujours les deux nationalités, même dans les cas de dégradation du type métissé. M. Giraud cite Harmon³ à ce sujet. Mais il

1. Innis (H.-A.), *The Fur Trade in Canada*, University Toronto Library, 1927, 172 p.

2. Wallace (W.-S.), *Documents relating to the Northwest Company*, Toronto, The Champlain Society, 1934, 527 p.

3. Harmon (D.W.), *A journal of voyages and travels*. Trade Makers of Canada, Public Courier Press, 1911.

faut se méfier de Harmon; une société missionnaire retoucha son livre et lui donna une teinte de bigoterie qui sent le prosélytisme. Les métis refusèrent toujours d'être assimilés aux Sauvages, à quelque époque que ce fût de leur existence. La facilité avec laquelle ils revinrent aux habitudes civilisées, à l'arrivée des missionnaires, démontre qu'ils avaient encore conservé le goût, sinon les habitudes intégrales de l'état de société dont ils restaient assez rapprochés.

C. N. Bell, historiographe manitobain bien connu, a souvent déploré que l'histoire de l'Ouest ne tînt pas suffisamment compte de l'influence des Métis anglais et écossais. Il est dommage que Bell ne soit plus; il pourrait jouir du travail de M. Giraud qui donne une foule de renseignements nouveaux sur les Métis de langue anglaise et qui analyse avec impartialité leur vie intime. M. Giraud décrit également l'attitude de la Compagnie à l'endroit des métis anglais, fils des officiers ou autres. La compagnie, tout en passant de nombreux règlements contre les alliances avec les indiennes, fit ouvrir des écoles pour les enfants métis dans ses forts, et leur donna un embryon d'instruction, privilège qu'elle n'accorda point aux Métis français. Elle ménageait également aux premiers certaines fonctions qui, bien que moins importantes, étaient tout de même supérieures à ce qu'elle réservait aux Métis canadiens. Ce fut une des raisons de la supériorité véritable ou supposée des Métis de langue anglaise sur ceux de langue française.

Dans sa quatrième partie M. Giraud traite de l'éveil de la conscience nationale chez les Métis. Ce sentiment, les officiers de la Compagnie du Nord-Ouest le leur infusèrent par besoin de leur appui dans la lutte contre la Compagnie de la Baie d'Hudson, surtout après l'établissement de la colonie de Lord Selkirk. Soit dit en passant, l'auteur n'est pas tendre à l'endroit des Norwesters; il leur refuse toute honnêteté et sincérité. Nous assistons à l'assaut de la colonie par les Norwesters, aux dispersions répétées des colons, et finalement au drame sanglant où Semple et ses hommes perdirent la vie. A ce propos l'auteur fait la part des choses. Avec justesse il le répète, après d'autres: les Métis, croyaient qu'il s'agissait tout simplement d'amener les colons à l'exode et non de les massacrer. L'idée « nationale », née de ces conditions, restait sans profondeur. Et comme le groupe métis manquait de traditions bien définies, d'entité politique ou d'institutions sociales bien nettes, ce sentiment s'étiola rapidement. Il fallut les soulèvements de 1869 et de 1885 pour le ramener à la surface, l'espace de quelques mois.

La cinquième partie du volume s'intitule: « La Maturité du Groupe Métis ». C'est la partie la plus importante du travail. L'auteur marque, sur la vie des Métis, l'influence des prêtres, aussitôt leur venue, en 1818. Le nomadisme continue, et même s'impose pendant de nombreuses années. Il influe sur les conditions de vie auxquelles la chasse annuelle ou bi-annuelle assujettit les nomades. Tout de même le groupe de la Rivière Rouge se stabilise; il finit par s'attacher au sol, au moins partiellement. Puis, après les débuts, ce sont des années de vie patriarcale autour des humbles églises des paroisses et missions.

Dans sa description des coutumes et des habitudes de vie des Métis, l'auteur fait une distinction entre ceux de la colonie d'Assiniboia et les autres établis plus à l'Ouest. Ces derniers subissent davantage l'influence indienne et sont soumis à des conditions économiques qui les rapprochent plus du groupe primitif. Dans ce qui est aujourd'hui la Saskatchewan et l'Alberta, les Métis échappent beaucoup plus à

l'influence civilisatrice des missionnaires. Coincés, en outre, entre les Sioux du Sud et les Saulteux des prairies et des endroits limotrophes, ces divers facteurs influent sur leur vie et leurs habitudes. Le nomadisme des Métis persiste également plus longtemps à l'Ouest de la colonie d'Assiniboia. Plusieurs années après 1870 on en trouve encore des vestiges puissants, en fait jusqu'à la disparition presque subite du bison en 1882 et 1883. Même là, l'Église finit cependant par s'imposer. A la Rivière Rouge où une bourgeoisie métisse s'est formée peu à peu, le groupe trouve des chefs pondérés et habiles. Ce sont les Métis qui attaquent les prétentions exagérées de la Compagnie de la Baie d'Hudson et la forcent à abandonner ses prétentions au monopole de la traite et du commerce. Ils se font représenter au Conseil d'Assiniboia et à plusieurs reprises demandent un gouvernement responsable. Avec sagesse ils se méfient du mouvement annexionniste et du parti soi-disant « canadien », inspiré par Schultz et ses amis.

M. Giraud a écrit des pages vivantes sur ce qu'il appelle la personnalité du Métis de la Rivière Rouge et de l'Ouest. On y découvre le peu de préparation du peuple métis en général à la révolution qui allait fondre sur le pays après 1869. Sur cette sombre perspective se clôt la cinquième partie du volume et s'ouvre la sixième et dernière qui s'intitule : « La désagrégation du groupe métis ».

Le soulèvement de 1869 occasionne, selon M. Giraud, la première désagrégation des Métis. Les événements les laissèrent sans défense, au sein d'une société ennemie qui leur manifesta cruellement sa haine et son mépris. Riel, et plusieurs des chefs métis, en proie aux fureurs des Orangistes, durent s'effacer. L'auteur n'est pas tendre pour le gouvernement canadien qui permit ou même encouragea la persécution des Métis par la soldatesque, envoyée, semblait-il, pour maintenir l'ordre et protéger la population. Les Métis ne purent résister à l'ensemble des forces hostiles conjurées contre eux : haine des Orangistes, préjugés des Canadiens français, économie nouvelle, rapacité des spéculateurs véreux qui fondirent sur leurs terres. Un profond découragement s'empara du groupe et un bon nombre quittèrent le Manitoba (plus de 6,000) et gagnèrent les centres de la Saskatchewan ou de l'Alberta. Bientôt l'extermination des troupeaux de bisons, vers 1880, causa, là également, des complications. La population métisse des prairies apparut sans défense. Encore ici le gouvernement canadien ne fit rien pour remédier à cette situation qui affectait à la fois Métis et Indiens. Les missionnaires, de leur côté, proposèrent comme solution l'établissement de « réserves » au profit des Métis. Encore eût-il fallu faire une distinction bien nette entre « réserves » indiennes et « réserves » métisses. De toute façon rien ne fut fait et le mécontentement grandit. Un commencement de révolte s'esquissa de la part des Indiens, sous l'impulsion du chef Gros Ours en 1884. Très vite le mouvement menaça de s'étendre. Ce fut alors que les principaux Métis de la région, réunis en conseil, et soutenus par les Métis anglais et quelques Blancs, en vinrent à une conclusion simple : « Pour agir, il nous manque une tête ». Une délégation s'en fut chercher Riel alors retiré aux États-Unis.

L'arrivée de Riel suscita une violente campagne de presse dans l'Ontario. Riel en fut impressionné ; il voulut tout abandonner ; on le supplia de rester. Selon toute apparence, le chef ne possédait plus la lucidité de jugement de 1869. Les difficultés de Riel avec le clergé, les dissensions à l'intérieur de son groupe même, le peu d'aide qu'il reçut de ceux qui l'avaient au préalable encouragé, firent de cette nou-

velle insurrection un échec complet. Tout sombra. Le peuple métis se sentit plus découragé et plus amer que jamais. C'est le dernier essai de révolte contre l'ordre nouveau et les conditions auxquelles les Métis ne veulent pas ou ne peuvent pas s'adapter. Ce dernier événement laissa des cicatrices profondes; le Métis se sentit plus isolé que jamais. M. Giraud décrit patiemment l'état du groupe métis après le soulèvement de 1885. Une portion se rapproche graduellement des Canadiens français, tandis qu'une autre végète dans des conditions lamentables, tant au point de vue physique que moral, dans la périphérie des villes ou le long des cours d'eau.

* * *

M. Giraud n'a pas voulu faire l'apologie des Métis; il nous a donné tout au plus un exposé objectif des origines, des conditions de vie et de l'évolution du groupe métis, et le tout s'inspire d'une méthode rigoureuse. On pourrait relever ici et là quelques petites erreurs de détail sur tel ou tel personnage; ce sont là choses sans importance qui n'enlèvent rien à la valeur intrinsèque de l'ouvrage. L'analyse est si rigoureuse et implacable que les quelques conclusions du volume se dessinent dès les débuts et se précisent au cours des pages pathétiques qui se succèdent. Le peuple métis ne pouvait se maintenir comme tel, au sein des institutions politiques et sociales qui allaient être imposées au pays, à moins de chefs capables de le guider et de l'aider à s'adapter rapidement aux conditions nouvelles. Or au lieu de cet appui moral, il dut subir une persécution méthodique et organisée de la part de la soldatesque de Wolseley, des colons ignares de l'Ontario et des spéculateurs qui, tels « un vol de gerfauts hors du charnier natal » s'abattirent sur la colonie d'Assiniboia. Remarquons en passant que le Métis ne fut pas seul victime de la persécution et que les Canadiens français furent exposés au même sort. Mais ceux-ci, déjà entraînés aux luttes politiques et mieux préparés aux habitudes de vie qui devinrent celles de la province nouvelle, purent résister et même peu à peu gagner une influence égale à leur importance morale et numérique.

Le peuple métis n'avait pas encore atteint la maturité requise à une prompt adaptation aux conditions nouvelles. Ce jugement n'est pas au déshonneur des Métis, mais il laisse une impression de tristesse profonde. Il y a cependant un correctif qui, au moins en un certain sens, jette une autre lumière sur le problème. Cet aperçu moral ne se dégage pas immédiatement du traité ethnologique de M. Giraud, mais il ne s'en éloigne pas non plus et on peut l'en tirer sans violenter la pensée de l'auteur. C'est que le peuple, ou le groupe métis comme on voudra l'appeler, a rempli un rôle éminemment bienfaisant et cela dans le sens de ses traditions et de ses antécédents. Il a préparé l'avènement de la civilisation nouvelle; et, de même qu'il avait servi de liaison entre l'Indien et le Blanc, de la même façon il servit de tampon entre les forces adverses de l'Ontario et les familles françaises qui firent du Manitoba et de l'Ouest leur demeure. Ce fut lui qui fit donner au fait français une reconnaissance officielle dont nous sentons encore l'influence, malgré les ukases des années de spoliation. Les représentants des premières Chambres provinciales étaient en majorité Métis, tout comme le furent les officiers des premières municipalités et commissions scolaires. Ainsi un des rôles principaux du groupe métis aura été de

servir de transition dans une époque difficile et d'avoir préparé les voies et adouci les heurts. Ce service, il le rendit sans arrière-pensée, avec la même simplicité qu'il avait montrée quand il se fit l'auxiliaire des missionnaires. Lorsqu'il sentit l'heure venue de passer le flambeau à d'autres, il le fit sans bruit, avec l'humilité et l'admirable patience dont il était coutumier.

Une dernière observation. Le livre de M. Giraud soulève le problème des familles métisses qui vivent dans la périphérie des centres français ou à proximité des villes, dans des conditions lamentables. Le problème ne saurait être résolu par d'autres que par nous-mêmes, Canadiens français, et il faudra que nous abandonnions certains de nos préjugés et sachions fermer les yeux sur d'autres points, en songeant aux services rendus par les Métis, à notre race et à l'Église. Les « Bois-Brûlés » sont nôtres et font partie — et une partie honorable et extrêmement attachante — de la grande famille canadienne-française. Il est plus que temps que nous soyons saisis de ce problème. C'est encore là une conclusion qui émane du travail de M. Giraud. Elle dépasse en importance toutes les considérations philosophiques et sociales que nous pourrions faire sur l'évolution du groupe métis.

Antoine d'ESCHAMBAULT, ptre.

*Président de la Société Historique de Saint-Boniface.
Membre de la Commission des Sites et Monuments
Historiques du Canada.*